

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Le carnaval des vampires



actes noirs

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Commissaire aux morts étranges, le chevalier de Volnay a la charge d'élucider les cas de morts les plus mystérieux de la ville de Paris. Mais une affaire précédente l'ayant contraint à fuir la France avec son père et assistant, le moine hérétique, il se réfugie à Venise.

Les deux hommes y retrouvent la jeune Violetta, devenue intendante d'un palais vénitien abandonné où de curieux événements se produisent la nuit venue. Cependant, des faits bien plus étranges ont cours dans la cité d'ombres et de lumières. Au petit matin, des corps sont découverts vidés de leur sang, et des gens disparaissent. Paniquée, la population profane les cimetières pour brûler des cadavres après leur avoir percé le cœur. Les pouvoirs en place s'inquiètent d'autant plus que le carnaval va débiter...

Experte en vampirisme, la belle Maddalena Corvinus en est convaincue : les créatures de la nuit ont envahi la Sérénissime. Dans une Venise fantomatique et sa lagune crépusculaire, Olivier Barde-Cabuçon trousse un roman d'atmosphère gothique, original et hâlant, et jette ses deux enquêteurs dans leur affaire policière la plus sanglante...

Olivier Barde-Cabuçon vit à Lyon. Féru de littérature, d'art et d'histoire, il a publié Les Adieux à l'Empire (Babel n° 1323) et Le Détective de Freud (Babel noir n° 184). Son goût pour les intrigues policières et son intérêt pour le XVIII^e siècle l'ont amené à créer le personnage du commissaire aux morts étranges, dont six enquêtes ont déjà paru dans la collection "Actes noirs" : Casanova et la femme sans visage (2012, prix Sang d'encre), Messe noire (2013, prix Historia), Tuez qui vous voulez (2014), Humeur noire à Venise (2015), Entretien avec le diable (2016) et Le Moine et le Singe-roi (2017).

Illustration de couverture : © Natalie Shau

DU MÊME AUTEUR

LES ADIEUX À L'EMPIRE, France-Empire, 2006 ; Babel n° 1323.

LE DÉTECTIVE DE FREUD, éditions De Borée, 2010 ; Babel noir n° 184.

Dans la série des enquêtes du commissaire aux morts étranges

CASANOVA ET LA FEMME SANS VISAGE, Actes Sud, 2012 (prix Sang d'encre) ; Babel noir n° 82.

MESSE NOIRE, Actes Sud, 2013 (prix *Historia* du roman policier) ; Babel noir n° 105.

TUEZ QUI VOUS VOULEZ, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 150.

HUMEUR NOIRE À VENISE, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 171.

ENTRETIEN AVEC LE DIABLE, Actes Sud, 2016.

LE MOINE ET LE SINGE-ROI, Actes Sud, 2017.

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Le carnaval des vampires

Une enquête du commissaire aux morts étranges

roman

ACTES SUD

*Pour Christine et Thibault,
pour Corinne d'Arco, une amie de toujours,
pour Marc Lapierre, un ami de longtemps,
pour Magda Corvinus, éternel mystère,
pour Nathalie Chau, dont l'univers visuel se
marie si bien avec le mien.*

*Telles des mouches pour des enfants espiègles
C'est ce qu'on est pour les dieux
Ils nous tuent pour passer le temps.*

SHAKESPEARE,
Le Roi Lear, IV, 1, 37-38.

PROLOGUE

Les silhouettes noires se pressaient dans le cimetière autour d'une forme féminine évanescence. On pouvait sentir dans l'air doux leur attente : *trouverons-nous plus sauvage que nous ?*

Marionnettes impassibles, elles ignoraient la peur et remettaient leur destin entre ses mains à elle, créature femelle aux contours indistincts dans l'obscurité.

Elle ne disait rien. Tous la regardaient, confiants et pleins d'espoir, cherchant un sens à son silence.

Alors, ce qui semblait être une femme parla.

Elle s'exprimait dans une langue qui claquait durement et ses yeux semblaient brûlés par la folie dans la nuit.

— *Ego sum qui te appello et videre volo !* Je suis celui qui t'appelle et veut te voir !

Elle se pencha pour effleurer délicatement la terre fraîche d'une tombe dans une caresse humide, y goûta comme on goûte le sel puis en prit une poignée pour la jeter autour d'elle.

La brume s'avança alors, comme pour accompagner une chose qui marchait avec elle. Une silhouette s'en extirpa et se dirigea vers eux.

— Sois le prolongement de ma colère, dit-elle.

I

Dimanche soir

L'air était immobile comme du verre, le chant de la ville s'éteignait lentement sur une note gaie avant de laisser place à la nuit insondable.

En ce doux mois de mai 1760, l'obscurité s'installait, nimbant Venise d'une lueur fantomatique. Dans le clair-obscur vaporeux, la ville semblait se désagréger. Les lumières des lampadaires brillaient faiblement, illuminant les funambulesques broderies de dentelles gothiques des palais.

Comme le sang irrigue le corps, les canaux, les *riz*, sillonnaient la ville comme des veines, portant au soir le reflet soudain pesant des maisons sur l'eau opaque. Au-dessus de certains ponts, des femmes charnelles exposaient une nudité conquérante.

La gondole glissait silencieusement, la rame bien ancrée dans la *forcola* caressant l'eau qui clapotait contre les flancs noirs de l'embarcation. Tout allait trop vite, les rétines du moine n'arrivaient pas à imprimer les mouvements des silhouettes croisées sur les quais ou au-dessus des ponts. Et les brèves images qu'il recueillait n'atteignaient pas les zones les plus pâlies de sa mémoire.

Assis, raide et pensif, le chevalier de Volnay se tenait sans mot dire mais ses yeux brillaient d'autant plus fort que l'obscurité envahissait la Sérénissime.

- Arrêtez-nous là, dit-il soudain au gondolier.
- Nous sommes bientôt arrivés, protesta celui-ci.
- D'ici c'est plus rapide à pied, répondit sèchement le policier.

— C'est bien la première fois que l'on me dit cela à Venise ! maugréa l'homme en s'arquant sur sa rame.

Le père et le fils mirent pied à terre en dessous du pont Corte Nova puis empruntèrent sur leur gauche la salizzata Santa Giustina. Ils se trouvaient dans le sextier de Castello, du nom de l'ancien Castel Olivolio. Dans ce quartier, autrefois séparé de l'île du Rialto, avait été construit le premier évêché sur l'îlot d'Olivio. Ce sextier abritait la puissance maritime ancestrale de Venise : l'Arsenal.

— L'endroit est vraiment désert et isolé, grommela le moine. Un vrai coupe-gorge ! Pourquoi nous avoir envoyés au fin fond de Castello ? Et pourquoi cette idée de débarquer ici, mon fils ?

— Il m'a semblé qu'une gondole nous filait, lâcha tranquillement Volnay. Je voulais m'en assurer en continuant à pied.

— Qui pourrions-nous bien intéresser ?

Le chevalier haussa les épaules. Il jetait de fréquents coups d'œil derrière lui sans oublier pour autant de regarder devant. Mille cinq cents réverbères illuminaient chaque soir la ville, les frais étant supportés une fois l'an par un tirage de la Loterie imaginée par les pragmatiques Vénitiens. Mais ici, dans ce quartier moins peuplé et plus populaire de Castello, ils se faisaient plus rares. Les passants aussi, à part quelques cordiers et calfats de l'Arsenal croisés en chemin.

Maintenant, la nuit se coulait entre les maisons. La rue étroite se coupait régulièrement à angle droit, offrant des possibilités d'embuscade. Mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait le plus. Exacerbée par la tension de l'instant, son ouïe percevait à intervalles irréguliers des bruits de pas menus qui semblaient disparaître lorsqu'il ralentissait pour prêter l'oreille.

À un moment, Volnay s'arrêta, percevant une présence criante derrière lui. Il revint rapidement sur ses pas et tourna le coin de la rue. Juste au moment où il arrivait, il entendit comme un bruissement fantomatique. Le poursuivant venait de se dissoudre dans la nuit.

Il se retourna. Le moine se tenait derrière lui, sa dague à la main.

— Des ennuis ?

Volnay secoua la tête.

— J'ai cru qu'on nous suivait.

— Et tu as raison, mon fils. Moi aussi, je sens sa présence.

— Qui donc ?

Son père haussa les épaules.

— Nous ne nous sommes pas fait que des amis lors de notre précédent séjour à Venise. Cela dit, nous sommes arrivés il y a seulement quelques heures. Cela voudrait dire que la demeure des Cordolina où nous sommes passés est surveillée. Mais pourquoi ? Que se passe-t-il encore ici ?

Elle les avait suivis le long des quais et dans les rues, sans qu'on la remarque, légère et rapide comme le vent, plus impalpable que l'air tant elle semblait se fondre dans l'obscurité. Quand le jeune homme était revenu sur ses pas, mû par un pressentiment, elle avait escaladé en quelques bonds, avec une agilité surnaturelle, la façade d'une maison.

Prête à fondre sur eux, elle les avait contemplés en dessous d'elle mais aucun n'avait levé la tête, comme si une chape de plomb pesait sur leurs épaules ou tout simplement comme si la nuit l'avait absorbée.

Plus tard, elle s'arrêta en contemplant les deux silhouettes se diriger vers le petit *palazzo*. Ses narines frémirent comme si elle sentait soudain le vent du large, l'appel de la mer ou celui du sang. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un demi-sourire qui dévoila deux petites canines pointues.

Ils sont donc de retour, le fameux commissaire aux morts étranges et le moine hérétique...

Elle resta immobile, le visage sans expression.

Seuls ses yeux luisaient dans le noir.

Le père et le fils longèrent le quai étroit du rio di San Francesco pour arriver devant la porte au perron de pierre léché par l'eau, devant laquelle leur gondole aurait pu les déposer. La façade du palais se dressait devant eux, maltraitée par le temps. Elle annonçait le *portego* à l'étage noble en rassemblant

des arcades ogivales pour former une loggia aux motifs tréflés. Sur le portail trônait le cartouche tenu par un ange avec la salutation évangélique habituelle : *Pax huic domini*.

— Ah !

Le moine avait sursauté tandis que la main de son fils glissait vers son épée avec une rapidité hallucinante. Un individu difforme venait d'apparaître à la porte. La soixantaine, les sourcils touffus, ses cheveux étaient coiffés n'importe comment sans réussir à recouvrir entièrement son crâne bosselé. Il boitait et une bosse semblait peser assez lourd sur son corps pour le courber en avant.

— Chevalier de Volnay, fit le commissaire aux morts étranges en se reprenant et en employant la langue locale. Et son compagnon, Guillaume.

Il ne souhaitait pas dévoiler au premier venu sa filiation avec le moine.

— Nous sommes envoyés par *sier* Cordolina pour...

— Je m'appelle Iago, le coupa l'homme d'une voix éraillée, votre serviteur.

— Vous m'en direz tant, murmura le moine.

Le domestique jeta un coup d'œil par-dessus leurs épaules.

— Vous n'avez pas plus de bagages ? s'enquit-il d'un ton légèrement désapprobateur.

— Nous avons pour habitude de voyager léger, répondit Volnay en jetant un regard ironique à son père.

Surtout lorsque nous sommes en fuite !

À ce moment, une servante se pencha à une fenêtre pour demander qui venait :

— *Chi xe ?* — Qui est-ce ?

— *I padroni*, répondit Iago. Les maîtres.

Sans un mot de plus, l'être leur tourna le dos et boitilla dans le rez-de-chaussée, l'*andrôn*, l'entrée majestueuse sur le *rio* où l'on déchargeait les marchandises avant de les conserver en magasin. Du moins aux temps où tout patricien de Venise digne de ce nom se livrait au commerce maritime.

À l'intérieur, ils furent assaillis par des senteurs de plâtre, d'humidité et de mousse. Ils glissèrent à la suite du serviteur sur le sol aux reflets fauves, rendu brillant par l'huile de lin.

Un escalier majestueux menait au premier étage où se trouvait la salle de réception, le *portego*, une vaste pièce centrale éclairée par la loggia de la façade composée de six arcs et surmontée d'une dentelle de pierre en forme de cercles quadrilobés entrelacés. Des pierres d'Istrie, ornées de frontons serts de noir africain, décoraient les portes de l'étage noble. Entouré de pièces d'habitation, le *portego* servait de salle de réception. Le second étage était réservé aux cuisines et à la domesticité. Un immense tapis recouvrait le sol. Aux murs, des tentures apportaient de chaudes touches de couleur. Au fond, devant de grandes portes-fenêtres, se trouvait disposé un salon avec deux sofas et quelques chaises à haut dossier, recouvertes de velours rouge. Curieusement, en dehors de ceux-ci, il n'y avait pas d'autre mobilier.

Les deux Français à peine entrés, une petite forme souple déboula à toute allure et fonça sur eux sans crier gare. Violetta sauta littéralement dans les bras du moine, qui vacilla en recevant contre lui ce corps tiède.

— Mon père ! Mon père ! Comme je suis heureuse de vous revoir ! J'ai eu si peur pour vous lorsque vous étiez à Versailles !

Elle alla ensuite se jeter, mais avec un peu plus de retenue, dans les bras de Volnay qui grimaça un sourire gêné.

— Chevalier ! Comme vous êtes si beau !

Le français de Violetta était presque parfait mais il lui arrivait parfois d'ajouter un mot de trop.

Elle revint ensuite au moine qu'elle considérait comme son père adoptif depuis leur première rencontre à Venise deux mois plus tôt et l'étreignit de nouveau. Le moine soupira de bonheur en serrant contre lui ce petit chaton à l'amour débordant.

— Vous ne portez plus votre bure mais que vous êtes si élégant !

Le moine se rengorgea. Il acceptait volontiers l'adoration de sa nouvelle fille et ses propres sentiments paternels n'avaient fait que croître depuis leur séparation. Un peu cabotin, il avait voulu soigner son arrivée à Venise en s'arrêtant à Padoue pour s'y faire tailler un bel habit. Celui-ci soulignait autant sa belle prestance que ses larges épaules, sa taille haute et svelte.

— Vous avez une mine splendide, reprit-elle.

— C'est vrai, reconnut modestement le moine.

Enjouée, pétillante et taquine, Violetta s'était juré de séduire tout le monde et elle y allait de ses gentilleses et de ses agaceries dont le moine raffolait et son fils un peu moins. Tous ses traits étaient réguliers, ses manières gracieuses et sa vivacité charmante. On la trouvait pleine de vie, prompte à s'irriter mais l'esprit vif.

— Je me faisais du souci pour votre santé après notre séparation en Savoie, dit-elle en serrant sa main avec force, et puis vos lettres m'ont rassurée. Mais comme vous m'avez manqué !

Le moine sourit et récita :

— *“Quel hiver aura été pour moi ton absence
Alors que te voir est le plaisir de l'année !”*

Le rire de Violetta s'égrena dans toute la maison et résonna entre les murs comme un son contre la paroi d'un verre de cristal.

Elle leur prit le bras à tous deux et entreprit de les tirer pour la visite du petit palais qu'on appelait toutefois une *casa*, une maison, car seul celui du doge avait droit au titre de palais. Dans la salle du *portego*, un carré sculpté permettait au propriétaire d'entendre et de voir les visiteurs se présentant par la *porta d'acqua* donnant sur le *rio*. Volnay se dégagea et alla y coller un œil.

Violetta le contempla d'un air intrigué, s'apercevant que le chevalier n'avait pas encore prononcé un mot depuis son arrivée et arborait une mine effroyable.

— Alors ? fit le moine soudain attentif.

Son fils ne répondit pas tout de suite puis se recula et haussa les épaules.

— Rien... Une ombre dans la nuit. Toujours la même...

— Bien, elle nous a suivis jusqu'ici. Qu'elle reste donc dehors. Après tout, nous ne l'avons pas invitée à entrer !

Comme si de rien n'était, le moine se retourna vers Violetta.

— Et vous, jeune fille, comment vous portez-vous ? Êtes-vous heureuse ?

Elle hocha la tête en souriant.

— Je m’amuse beaucoup ici et m’y trouve par conséquent fort bien.

Volnay l’examina plus attentivement. Ses fins cheveux bruns étaient toujours coupés court, ses beaux yeux noirs brillaient dans un visage délicatement modelé arborant un nez fin, une bouche bien dessinée et un petit menton décidé.

— Dois-je comprendre que vous êtes la maîtresse de maison ? demanda-t-il intrigué.

Violetta lui jeta un regard étrangement timide.

— En quelque sorte mais je vous expliquerai plus tard.

Elle les mena jusqu’à la loggia.

— De ce côté, nous avons vue sur le *rio*. De l’autre sur la mer. Maintenant, venez. Vous devez être affamés !

Ils la suivirent jusqu’à l’entrée de la salle à manger que la jeune comédienne masqua un instant à leur vue. Puis Violetta s’écarta avec un sourire aux lèvres pour leur permettre d’apercevoir la table couverte de nappes finement ouvrees et garnies de candélabres d’or et d’argent.

Iago et une servante s’affairèrent et tout à coup, comme par magie, apparurent sur la table des soupes de pâtes fines, soupes aux œufs, soupes de riz et de tripes, des olives d’Ascoli et de petits poulpes avec de la crème de morue ainsi qu’un chapon frotté d’huiles balsamiques. Ce repas constituait une fresque multicolore, la table une mosaïque de couleurs.

— Voici un souper de chasseur ! s’exclama le moine d’un ton satisfait.

— Comment saviez-vous que nous arrivions ce soir ? s’enquit le policier perplexe.

— Je l’ignorais mais l’intendant de la Ca’ Cordolina nous a envoyé un messenger dès votre arrivée et s’est arrangé pour vous faire perdre une heure.

— C’est malin !

Violetta leur servit elle-même à boire dans des verres de cristal. Le moine goûta les vins. D’abord le *breganze rosso* des collines de Vicence flattant la langue avant d’éveiller les papilles puis, soyeux et gourmand, le *nebbiolo* ayant échappé aux gelées des montagnes piémontaises. Elle observa au passage le moine, en quête d’un indice sur son degré de satisfaction

mais, où qu'il soit, celui-ci donnait toujours l'impression d'être chez lui, dans une auberge comme dans un palais, infatigable voyageur, citoyen de partout et nulle part à la fois.

— Alors, quelles nouvelles de France ? demanda gaiement Violetta. Allez-vous rester ici désormais ?

Elle avait refréné sa curiosité malgré le mutisme des Français. Volnay, qui se contentait de piocher une olive après l'autre dans un bol, releva soudain la tête.

— Nous nous sommes enfuis de France après les louables efforts de mon père pour nous en faire chasser et dont les moindres sont d'avoir insulté le roi et souillé ses jardins de Versailles !

Violetta se pencha vers le moine les yeux brillants.

— Vous avez fait tout cela ?

Son ton était admiratif.

— Oh, je ne suis resté que quelques jours ! murmura le moine gêné.

Volnay soupira.

— Nul doute que si on lui avait laissé plus de temps, il aurait pu écrire sur les murs du château de Versailles !

— Ah oui, fit le moine, j'y ai pensé un instant !

Volnay leva les yeux au ciel et s'empara de son verre de vin. Sa couleur rubis lui rappela des ongles de femme. Il le vida d'un coup.

— Qu'auriez-vous donc écrit sur les murs ? s'enquit Violetta avec curiosité.

— Oh, fit le moine pensif, quelque chose comme : *Jésus-Christ est mort et moi je ne me sens pas très bien !* Cela dit, je n'ai pas osé. Cela aurait fait trop ! Après, certaines gens disent du mal de moi ! Mais je vous promets d'être bien sage à Venise.

Son fils émit un bref ricanement et Violetta réprima un sourire. Le moine baissa la tête et piocha tristement dans son assiette.

— Je me reconnais bien volontiers comme la seule cause des malheurs qui nous accablent.

— Mais vous-même de votre côté ? demanda Volnay qui ne désirait pas plus charger son père. Nous vous quittons, il

y a peu, messagère des Cordolina, pour vous retrouver logée dans un *palazzo* ou tout au moins une grande et belle maison qui y ressemble. Certes, elle ne donne pas sur le Grand Canal mais...

— Mais il est à vous ou tout au moins à votre père ! répondit Violetta satisfaite de leur étonnement. *Sier* Cordolina m'a permis de l'occuper jusqu'à votre retour.

Stupéfaits, les deux hommes se regardèrent.

— Je ne comprends pas, fit le moine perplexe. Je ne possède aucun bien dans Venise.

— À notre arrivée cet après-midi dans la cité, expliqua Volnay d'un ton égal, nous nous sommes dirigés vers le *palazzo* des Cordolina pensant vous y trouver.

Il évita de mentionner Flavia, la fille de *sier* Cordolina, procureur de Saint-Marc, dont il s'était épris lors de son enquête vénitienne quelques mois plus tôt, et dont le père lui avait proposé la main.

— Nous y avons trouvé porte close mais, après une bonne heure d'attente, nos noms n'étant pas inconnus dans la maison, l'intendant nous a fort obligeamment procuré une de leurs gondoles pour vous retrouver à Castello afin d'y loger. Nous avons pensé à une manière élégante de se débarrasser de nous mais...

— Je n'en sais pas plus que vous, le coupa vivement Violetta, mais cet intendant n'a fait que vous indiquer l'adresse de votre demeure et vous procurer un moyen de locomotion pour vous y rendre.

Le moine termina lentement sa soupe de pâtes, s'emparant habilement avec une fourchette des derniers serpentins qu'il enroula avec dextérité dans sa cuillère comme s'il avait accompli ce geste toute sa vie.

— Il serait donc temps de nous expliquer ce qui vous est arrivé depuis votre retour de Savoie où nous nous sommes quittés, fit-il d'un ton plus grave, nous pour nous rendre à Versailles et vous pour revenir à Venise.

La jeune comédienne hocha la tête. Volnay nota qu'avant de parler, elle cilla brièvement comme lorsqu'elle s'apprêtait à réciter des vers de théâtre.

— Vous vous doutez que, bien que m'étant fidèlement acquittée de ma mission mais sans le résultat escompté, je n'ai pas été accueillie avec une joie extrême à mon retour.

Elle fixa Volnay.

— En plus, chevalier, de vous remettre un courrier de *sier* Apostolo Cordolina vous proposant le mariage avec sa fille Flavia et une lettre de celle-ci pour l'appuyer, je devais vous convaincre de faire demi-tour pour regagner Venise. Au lieu de cela, vous êtes allé de l'avant.

Elle eut la délicatesse de ne pas leur faire remarquer que leur situation serait moins précaire à l'instant s'ils l'avaient écoutée à l'époque.

— Bref, les Cordolina m'ont remerciée comme il se doit de mes services par une jolie bourse mais ma présence dans leur *palazzo* ne semblait plus à l'ordre du jour. Toutefois, *sier* Cordolina m'a reçue pour me confier une nouvelle mission. Vous (elle s'adressait désormais au moine) êtes propriétaire d'un petit palais jusqu'à présent habité par un vieux serviteur et gardien de l'endroit, Iago, aidé par une seule femme de chambre. On me nomme intendante de la demeure jusqu'à votre retour qu'on espère un jour prochain et on m'octroie une cuisinière et une seconde femme de chambre pour remettre l'endroit en état ! Alors me voici, reine des lieux !

Et en effet, c'était à cela qu'elle faisait songer, adorable enfant roi de seize ans dont la vie remplie de malheurs prenait depuis sa première rencontre avec le moine une tournure nettement plus favorable. Elle avait gagné le droit à toutes ces petites choses qui font le bonheur d'une vie : un toit pour vous abriter, un feu pour vous chauffer, de bons repas réguliers, un joli endroit où habiter et maintenant des gens qui vous aiment. Elle soupira d'aise. La jeune comédienne ne regrettait pas les tréteaux, préférant jouer dans l'intimité la comédie de la vie. À trop de gesticulations comiques en public, on en perd l'envie de rire.

Devant le regard insistant de son fils et de sa fille adoptive, le moine leva les yeux au ciel.

— Puisque je vous dis que je ne possède aucun bien dans la Sérénissime ! Uniquement des souvenirs qui, comme vous

le savez, n'ont pas de prix mais aucune consistance matérielle, ce qui d'ailleurs empêche qu'on vous les dérobe...

— Ma foi, s'obstina Violetta en roulant de grands yeux étonnés, je ne fais que vous répéter fidèlement ce que *sier* Cordolina m'a dit.

— En tout cas, le moine jeta un œil nouveau autour de lui, on a sacrément entamé mon bien ! Des mécréants l'ont presque vidé de tout son mobilier ! Heureusement, ils n'ont pas touché aux décorations.

Il lorgna les médaillons en stuc, soutenus par des amours, décorant les murs et le lustre en bois et métal doré dont les bougies éclairaient la pièce.

— Comme la demeure était presque vide de meubles, *sier* Cordolina a pourvu de sa propre poche à ceux du salon, le renseigna Violetta.

La jeune comédienne s'empara d'une cuisse de chapon qu'elle entreprit de déchiqueter avec l'appétit propre à son âge.

— C'est bien aimable de sa part, murmura pensivement le moine, mais justement, pourquoi tant d'amabilité ?

— Voilà une question à laquelle seul Cordolina pourra répondre, résuma Volnay. Et celle-ci aussi.

Il se tourna vers Violetta.

— On vous nomme intendante de cet endroit en attendant un très hypothétique retour de notre part...

Il se leva pour aller jusqu'à la fenêtre et considéra le *rio* et le ruban désert des quais étroits de chaque côté de celui-ci.

— Un endroit très isolé, remarqua-t-il. Loin des dorures et de la magnificence du Grand Canal. Un lieu discret aussi, où l'on peut se rendre sans trop se faire remarquer et d'où l'on prend facilement la mer...

Il plissa les lieux pour contempler les îles au loin sans voir le rose envahir le teint mat de Violetta.

— S'il s'agit de quelque manigance pour nous isoler ici...

— Comment Cordolina aurait-il pu prévoir un retour aussi rapide ? objecta le moine. Mon fils, tu as un peu trop tendance à penser que chez lui tout est calculé...

— Tout est calculé !

Violetta releva la tête puis la hocha et dit la bouche pleine :

— Che grois bien gu'il a raison !

— Ne parlez pas en mangeant, lui conseilla le moine.

— Sauf si vous avez quelque chose d'important à dire, ajouta Volnay. Mais ceci arrive beaucoup moins souvent que vous ne le pensez !

Violetta se renfrogna jusqu'à ce qu'elle remarque qu'un léger sourire flottait sur les lèvres du chevalier.

— C'était pour rire ? s'enquit-elle toutefois pour s'en assurer.

Volnay hochâ la tête en souriant. Violetta plissa les yeux, un peu perplexe. Le jeune homme la considérait avec une légèreté inhabituelle.

Le moine également la contemplait et une lueur de fierté brillait dans son œil de père adoptif tandis que les boucles brunes de sa fille de cœur dansaient un ballet désordonné devant son joli visage.

Pendant que dans la cour s'agglutinaient des ombres menaçantes, on servit le dessert. Violetta avait opté pour son régal, les *zaletti con zebibo*, des galettes de farine de maïs et de blé malaxée avec des œufs, du beurre et du lait, garnies de petits cédrats coupés en cubes et de raisins secs.

— Violetta, fit le moine curieux, maintenant que vous voilà le ventre rond et plein de bon chapon, dites-nous une chose. Il est rare à Venise de laisser une habitation si longtemps inoccupée. En connaissez-vous la raison ?

La jeune comédienne secoua la tête.

— Non, mais que redoutez-vous ?

Le moine allait répondre mais son fils le devança :

— Les voies labyrinthiques d'Apostolo Cordolina !

Violetta les conduisit elle-même jusqu'à leur chambre à l'étage. Celle du moine donnait sur la mer. En face de la sienne, la chambre de son fils offrait la vue sur les quais et, en se penchant par la fenêtre, sur la grande masse de la gigantesque église San Francesco della Vigna. Avant de les quitter, la comédienne leur glissa d'une voix taquine :

— *“Heureux manants dormez en paix*

Les têtes couronnées, elles, ne dorment jamais !”

Le moine hocha la tête et fit le tour de la pièce qui comprenait une armoire, une garde-robe et un petit boudoir. Un bureau en loupe de noyer, marqueté, permettrait de s'adonner aux joies de la lecture et de la correspondance. Une alcôve renfermait un lit de bois sculpté d'un blanc ivoire. Au plafond s'élevaient joyeusement des *putti*, ces petits angelots un peu joufflus et potelés. La chambre se trouvait trop grande pour être totalement éclairée. Des pans d'ombre épars s'y nichaient mais il y flottait un rassurant parfum de cire d'abeille.

La peinture au-dessus du bureau attira son attention tant par ses couleurs que par ses perspectives ou la construction de la lumière. Le tableau représentait l'enlèvement d'Europe par Jupiter.

Sous la forme d'un taureau, celui-ci lui lèche les pieds amoureux et invite la jeune femme, richement parée mais un sein découvert, à s'asseoir sur son dos avant de l'emporter comme on le voit sur le tableau en épisodes successifs.

Tout à fait moi lorsque j'ai enlevé ma future femme... Est-ce à dessein qu'on a mis ce tableau ici ?

Il détacha ses yeux de la toile et médita un instant.

Un grand silence régnait dans le *palazzo*. Tout semblait en suspension, les choses comme les êtres. Par les fenêtres, il voyait la mer, se sentant soudain comme le capitaine d'un navire déserté par son équipage. En se penchant, il aperçut la tête de Violetta à sa fenêtre, scrutant la nuit comme une fidèle vigie en haut de son mât surveillerait l'horizon.

C'est cela, pensa-t-il, nous sommes en fait dans un bateau et je ne suis pas si seul que cela... Après tout, à la fin d'une journée, l'essentiel n'est-il pas de pouvoir compter le nombre de personne à qui l'on peut faire confiance ?

Il s'allongea dans un lit immense. Le silence était tel qu'il lui sembla entendre battre son cœur dans sa poitrine, sourde pompe à sang alimentant ses veines et artères. Une cloche rompit le silence pour retentir comme un glas dans la nuit.

Il ferma les yeux, oubliant le chaos de sa vie.

Une lueur pâle et glacée émergea de l'obscurité. Debout, dos aux vagues, elle se tint droite et menaçante, les yeux noirs et luisants, ses longues nattes torsadées, couleur bogue de châtaigne aux reflets rouge cuivré, flottant jusqu'à sa taille. Devant elle, une femme à la chevelure blonde tenait une torche qui jetait des lueurs incendiaires sur son visage blanc dans lequel brillait un regard halluciné.

— C'est l'heure pour toi, fit la première raide et froide. Ennemie de la lumière et compagnon de l'ombre, tu te plais à l'odeur du sang répandu, tu désires le sang. Va et sacrifie sous la lune à ta reine !

Elle lui mit une pierre dans la bouche et lui donna une brève accolade.

— Va, ma sœur, semer la folie et le chaos autour de toi !

II

Nuit de dimanche à lundi

Il y eut un petit bruit sec mais étouffé dans sa chambre. Un froissement de tissus suivi de pas menus autour de son lit. Dans son rêve, le moine eut l'impression que des yeux noirs l'observaient. Il remua dans son sommeil et aussitôt tout se figea autour de lui. Le temps, la nature, les choses, la nature des choses... Son esprit dériva vers des temps plus anciens. Des temps où Venise était autre et où une adorable jeune femme s'accrochait à son bras. Eleonora...

Lorsqu'il rêvait, il se retrouvait pêcheur jetant au loin son filet pour remonter du plus profond de la mer des choses d'un temps oublié.

Elle était là. Eleonora...

Il ouvrit un œil.

Le fantôme de ce palazzo est là. Dans ma tête.

Puis il se rendormit, du sommeil de la bête.

À nouveau, la forme se matérialisa auprès de son lit et le contempla.

Tu es à moi, rêva le moine.

Je suis à toi, répondit-elle.

Pardon de n'être pas mort avec toi mais j'avais un fils à élever...

Des mots tout ça, des mots...

Le rat tourna la tête et se figea. En deux ans d'une vie intense qui l'avait transformé en vieillard, il en avait vu des choses

que l'on ne raconte pas. Des humains copulant sur les margelles des puits, des cadavres balancés dans l'eau, parfois des nourrissons encore vagissants... Ah, elle était belle l'humanité à deux pattes !

Une cloche sonna les douze coups de minuit. L'homme se retourna dans son sommeil car il dormait au creux d'un lit de pierres inconfortable. Une pièce tomba dans son escarcelle et son ouïe, exercée par des années de sollicitation à reconnaître ce bruit ainsi que le poids et la densité d'or de la pièce, le réveilla. Il se redressa et ouvrit les yeux. Aussitôt une expression de peur intense défigura ses traits. Ses lèvres s'ouvrirent mais son cri s'étouffa dans sa gorge alors qu'une main froide et puissante le saisissait. Il battit des pieds dans l'air, sentant sa respiration et son âme le quitter. La lumière de vie papillonna une dernière fois dans ses yeux avant de s'éteindre comme une bougie que l'on souffle. Il y eut un craquement sourd. La nuque venait de se briser.

Le petit rongeur poussa un couinement effrayé et s'enfuit.

Un silence terrible s'ensuivit, simplement haché par le clapotis de l'eau et les plongeons effrayés des rats dans le *rio*.

Le sommeil avait définitivement déserté Volnay, fatigué de se débattre entre deux amours impossibles : celui de la fille qui l'a quitté et celui de la fille qu'il n'a jamais eue mais dont il a autrefois baisé les lèvres.

Il tenait ses yeux fermés, s'efforçant de ne pas laisser déborder de dessous ses paupières les images qui le hantaient. Le flux incessant de ses pensées le ramenait en arrière, à Versailles où il avait laissé son amour, l'Écureuil, tout comme à Versailles le reflux de celles-ci le ramenait à Venise auprès de Flavia Cordolina. Les indécisions de ce cœur partagé lui avaient tout coûté.

À travers cette confusion de sentiments amoureux, ses sens toujours en alerte lui apportèrent le message de pas dans le couloir. Il tendit l'oreille, reconnaissant la façon de marcher des gens qui s'efforcent de rester discrets.

Nous sommes chez nous.

Chez nous, tu parles !

Le trottement s'atténua. Il entendit bientôt une porte s'ouvrir et se refermer doucement. Jetant un coup d'œil par la fenêtre sur les quais, son sang se glaça. Une silhouette immobile semblait le fixer. Il sortit rapidement. Personne dans le couloir. Il erra un instant dans l'obscurité envahissant le *portego*.

La nuit, le petit palais semblait livré aux bruits les plus étranges. Il y avait les mouettes au-dehors bien entendu, les craquements du bois des meubles... mais ce n'était pas tout. Il lui semblait percevoir une présence dans la nuit, le souffle comprimé d'une respiration qu'il essayait en vain de localiser.

Son cœur s'arrêta alors un instant de battre devant le regard froid qui perçait les ténèbres, les yeux meurtriers d'une créature aux contours imposants. Sa main tâtonna à la recherche de sa dague qu'il ne trouva pas.

Volnay jura doucement. Pourtant, il l'avait bien remarquée en arrivant. Une imposante statue d'ébène représentant un guerrier éthiopien montait la garde en haut de l'escalier. Gigantesque, celui-ci roulait des yeux d'autant plus effrayants qu'ils étaient en pâte de verre blanche.

Comme plus tôt, il courut jusqu'au petit carré permettant d'observer au-dehors.

L'ombre s'éloignait.

Un instant, elle se retourna dans un mouvement d'une incroyable fluidité. Il lui sembla alors croiser dans le noir un regard singulier.

Il gagna rapidement l'*andrôn* et sortit, regrettant toujours de ne pas s'être armé.

Mais dehors, sur les quais déserts où soufflait une brise triste, il ne restait plus rien, rien que la nuit et le vent.

III

Lundi matin

Le moine passa une main légèrement tremblante sur son visage moite. Cette nuit, un rêve curieux l'avait visité. Lui qui avait toujours résolument choisi de vivre dans le présent et l'avenir, quelque chose venait d'émerger de son passé.

Il se rappelait ce curieux songe. Une créature venant l'observer dans la nuit. Une forme féminine presque évanescence.

Jamais rêve ne parut si réel.

Du regard, il fit le tour de la pièce, sensible aux signes invisibles. Une main immatérielle semblait avoir tracé avant de disparaître quelques signes cabalistiques dans sa chambre, le conviant à les déchiffrer. Et puis un léger parfum de jasmin flottait encore dans l'air, à moins que ce ne fût le travail de son imagination.

En maugréant, il se hâta de s'habiller. L'aube n'était pas son domaine préféré. Au jour qui se lève, son esprit tortueux préférerait le coucher de soleil, les soirs qui étalent leur ombre, le rythme paisible des heures nocturnes quand le monde se livre au sommeil. La nuit déroulait alors d'infinies sinuosités et offrait tous les chemins possibles au désir et au savoir comme à l'imaginaire.

Il versa un peu d'eau dans une cuvette pour effectuer sa toilette puis s'habilla comme il le sied à un gentilhomme. Lorsqu'il sortit de sa chambre, il sursauta.

— Ah !

Iago recula et cligna des yeux comme une taupe devant laquelle on aurait balancé une chandelle.

— Que faites-vous devant ma chambre ?

Le moine commençait à s'agacer de toujours sursauter à la vue de cet être informe. Ce n'était gratifiant pour personne.

— La maîtresse m'a chargé de vous réveiller, répondit le serviteur imperturbable.

— Où est mon fils ?

— Il est sorti depuis une bonne heure sans m'informer d'où il allait.

— Hmm... J'ai entendu du bruit dans le palais cette nuit...

— Les rats sans doute, maître. On dit qu'il y a plus de rats que de Vénitiens dans cette ville ! Mais ils ne sont pas aussi aimables qu'eux. Quant à moi, je dormais du sommeil du juste.

Le moine ne releva pas la subtile impertinence du serviteur.

— C'est bon, prenez ceci s'il vous plaît et apportez-le-moi quand je vous ferai signe.

À cet instant, Violetta débaroula et sa main fraîche saisit la sienne.

— Venez, je vous ai fait servir le déjeuner dans le jardin.

— Oh oui, le jardin ! C'est vrai...

— Allons, Iago ! fit-elle en s'adressant au serviteur immobile. Ne restez pas planté là. Bougez ! Bougez !

Le moine haussa un sourcil mais la suivit sans mot dire. Un pittoresque escalier se dédoublait, permettant de descendre de l'étage noble, soit dans la cour qui donnait côté mer, soit entre quatre murs où se blottissait un amour de jardin à l'italienne avec ses parterres aux pierres sculptées formant margelles d'où surgissaient une longue pergola de glycines et de roses, des massifs de fleurs encerclés de cyprès. Les bancs étaient ombragés par des rosiers grimpants.

— Cela me change des jardins en carrés de Versailles, murmura le moine. Adieu les angles droits, vive la sauvagerie des lignes incurvées !

Ils prirent place à une table entourée de bosquets d'oliviers et de citronniers et d'orangers en pots. Le soleil brillait doucement dans le ciel. La servante apporta un plateau avec un broc de chocolat décoré de festons de fleurs de prunier.

— Du chocolat ? proposa Violetta.

— Hmm, moui...

— Vous auriez préféré du café ? J'ai pensé à la première fois où je vous ai servi à déjeuner. C'était du chocolat et la mousse avait taché votre barbe !

Il sourit, attendri à ce souvenir.

— Je suis très sensible à cette attention et ce chocolat m'a l'air délicieux.

La petite Violetta ressemblait à un grillon, toujours chantant et ne ménageant pas sa peine. Elle possédait un corps gracieux, un esprit vif et joyeux. Elle virevolta autour de lui, versant adroitement le breuvage dans sa tasse avant de reposer le broc de chocolat.

— Avez-vous des rats dans cette demeure ? s'enquit le moine.

— Pas que je sache. À mon arrivée, j'ai acheté un chat pour veiller à la salubrité des lieux.

— Ah, fit-il, je n'ai pas eu l'honneur de lui être présenté. Où donc est-il passé ?

— Les chats, ça va, ça vient...

Le moine but son chocolat au sucre brun, goûtant au parfum de la vanille et dégustant la pointe de cannelle, laissant progressivement ses angoisses nocturnes se dissiper et se forçant à sourire.

Ceci fait, il observa Violetta houspiller la servante puis claquer dans ses mains comme une petite reine pour la congédier. Il laissa faire puis l'appela. Violetta vint sagement et se tint droite devant lui, les yeux brillants et les mains croisées devant elle comme une enfant bien élevée.

— Êtes-vous satisfait de votre déjeuner ?

— Certes mais ce n'est pas de cela dont je veux vous parler. Violetta, vous ne devez jamais vous croire supérieure à quelqu'un à cause de votre position, de vos richesses ou de votre intelligence. Le plus petit est l'égal du plus grand. Chacun de nous a la possibilité d'aller au bout de ses aspirations. Vous vous devez de respecter la singularité absolue de chacun.

Elle baissa la tête.

— Je m'emploie à bien faire pour vous plaire.

— Je le sais mon enfant, soupira le moine. Mais le monde où je veux vivre ne claque pas dans ses mains pour faire marcher les autres au pas.

— C'est pour qu'ils m'obéissent. Je suis si jeune...

Un instant, elle parut toute désorientée et le moine se rappela qu'elle avait à peine seize ans. Passer sans étape de l'emploi de comédienne à celle d'intendante de maison pouvait monter à la tête ou bien simplement vous perdre.

— Votre autorité sur ces serviteurs, expliqua-t-il patiemment, repose non sur votre capacité à les disputer et leur crier après mais à leur donner une mission dans cette maison et à vous assurer qu'ils la remplissent bien. Et, si c'est le cas, de les en féliciter. Et, sinon, de vous enquérir pourquoi.

Il fit un signe à Iago qui apporta le paquet qu'il lui avait confié en sortant de sa chambre.

— Au fait mon enfant, est-ce vous qui avez parfumé ma chambre au jasmin ? Quoique je ne l'aie pas remarqué en me couchant.

— Non. Est-ce un parfum que vous aimez ?

— Je préfère celui de la rose musquée, celui de ma défunte épouse...

Il sembla soudain se figer dans ses souvenirs. Comme la jeune fille, gênée, ne savait comment réagir, il balaya d'un revers de main le propos et arracha des mains de Iago la boîte enturbannée.

— Ma très chère Violetta, expliqua-t-il d'un ton plus léger, nous avons fait un crochet par les cantons suisses avant de venir. J'y possède un compte là-bas... Rassurez-vous, c'est tout à fait légal. Une petite précaution contre les coups du sort, vous savez ce que c'est... Enfin, bref, nous avons fui Paris, direction le sud, un crochet pour déconcerter nos éventuels poursuivants à Genève et retirer quelques sous dudit compte, ensuite un petit tour dans les cantons suisses et direction Venise.

Violetta prêtait une oreille gourmande à ses propos. D'un geste large, il lui tendit le cadeau.

— J'adore Genève, tout y est si propre et si évident ! J'y ai trouvé ceci pour vous...

— Pour moi ?

D'un coup, l'émotion submergea la jeune comédienne. La jeune fille se mordit les lèvres et un instant le moine crut qu'elle allait pleurer. Mais elle se reprit et, d'une main fébrile,

s'empressa de dénouer les rubans tout en prenant grand soin de ne pas abîmer le carton qu'elle voulait sans doute conserver car elle n'aimait pas jeter.

En ouvrant la boîte, Violetta sauta de joie.

Dans ses mains se déroula, comme un écheveau de soie, une magnifique robe à paniers aux drapés souples, tout imprégnée de fleurs et de poissons nageant dans des couleurs somptueuses où le rouge dominait mais en dégradé étonnant.

C'est tellement mieux lorsque l'on reçoit un cadeau de s'apercevoir que la personne qui nous l'offre vous connaît si bien...

— Ça a dû vous coûter si cher ! s'exclama Violetta.

Le moine gloussa.

— Ce sont des choses que l'on n'évoque pas, ma fille. Et arrêtez de mettre des *si* de partout !

— Si je veux !

Elle sourit.

— Je vais l'essayer tout de suite ! Puis je me promènerai à votre bras et les gens sauront que je suis la personne qui compte le plus au monde pour vous !

Tandis que le moine hochait gravement la tête, Violetta la baissait pour ajouter avec un peu de gêne :

— Après votre fils, bien entendu. Et peut-être la dame de vos pensées...

— La dame de mes pensées est restée en France, soupira-t-il.

— Oh, encore...

— Euh, non, fit le moine soudain gêné, cette fois ce n'est pas la même...

— Vous m'en direz tant !

Elle l'observa, amusée.

— Et vous ne l'avez pas amenée avec vous ?

— Les circonstances ne s'y prêtaient pas et puis elle a treize ans de moins que moi !

— Seulement treize ans ? observa malicieusement Violetta. Il y a des progrès !

La ville brillait de mille feux, auréolée d'un soleil courant le long des veines de marbre des façades, mettant en valeur la

clarté fauve des toits et l'or couronnant les coupoles. À Venise, ville des songes et création de l'impossible, on gardait toujours l'impression que ciel et eau se trouvaient à portée de main.

La lumière du jour semblait avoir chassé toute mauvaise ombre de sa route. Pour s'en assurer, cape sur l'épaule, Volnay décida de ne pas emprunter de gondole, traversant Venise à pied, passant par les *mercerie*, un enchevêtrement de rues commerçantes pavées en longs segments gris encastrés de roches de *maségni* ou de trachyte. Il traversa le Grand Canal par l'arche du pont du Rialto rayonnant de blancheur. Au pied de celui-ci, le marché et la Bourse de la cité palpitaient comme un cœur après une course effrénée. Il préféra se diriger vers le marché aux poissons du campo della Peschiera à San Polo, pour y tâter le pouls de la vie.

Volnay découvrit enfin ce que son père avait toujours su, que Venise ne se donne pas au premier venu. Le battement des cloches, le clapotis de l'eau, tout le fond de nostalgie que les hommes portent dans leur cœur comme un poids trop lourd se trouve concentré dans cette ville, un point d'attache des souvenirs de l'humanité.

Il laissa sur sa gauche les Fabbriche Vecchie où travaillaient les fonctionnaires de la cité en charge de contrôler le commerce, l'approvisionnement et la navigation, remonta le petit passage voûté abritant les boutiques des orfèvres aux lourdes grilles de fer protégeant leurs précieuses réserves, turquoises de Perse, émeraudes des Indes, rubis, saphirs et diamants. Il continua ensuite jusqu'au campo Beccarie avant de se diriger droit sur la Pescheria.

Généreuse, la lagune avait livré à l'aube son lot de daurades, de soles, seiches, squilles et crabes verts. Les pinces soigneusement ficelées, les gros homards se débattaient mollement dans les *vieri*, de grands paniers en osier. Les crevettes grises, elles, ne bougeaient pas tandis que les anguilles se tortillaient encore en une lente agonie. Un festin de morts se préparait.

Volnay observa l'attroupement se formant à peu de distance d'un poissonnier qui, les ongles noirs de l'encre des seiches, vendait aussi des poulpes et de petits calamars frais.

— Ils en ont encore retrouvé un à l'aube, disait un client, vidé de son sang.

Le poissonnier haussa les épaules.

— Tu l'as vu de tes propres yeux ?

L'autre secoua la tête.

— Alors, triompha l'honnête commerçant, tu n'as rien vu !

Volnay hocha la tête, approbateur. Il en aurait pensé de même. Cela dit, il fallait toujours remonter à la source de la rumeur avant de conclure trop rapidement. Il s'approcha non-chalamment, faisant mine d'admirer les poulpes et les seiches dans les paniers d'osier. Il savait que son accent français le trahirait et que s'il parlait les gens cesseraient de converser devant lui.

— Ce sont eux, insistait le client en baissant la voix. Les gens du peuple de la nuit sont revenus !

Cordolina reposa le rapport de police sur son bureau. Les rideaux s'agitèrent devant la porte secrète qui donnait sur celui-ci et sa fille entra. Grande et très mince, gracieusement drapée dans une robe de soie verte soutachée d'or, la chevelure ondulante aux reflets blond d'or et de blé, les lèvres peintes en rouge vermillon, Flavia arborait un teint diaphane et ses yeux bleu clair et froids prenaient parfois une fixité inquiétante.

— Encore un meurtre, constata son père d'un ton préoccupé. Ils ont recommencé. On a retrouvé ce pauvre hère entièrement vidé de son sang. Hallucinant... Quelque chose m'échappe !

Il paraissait perplexe.

— Qu'en dis-tu ? demanda sa fille d'un ton inexpressif.

— Que c'est mauvais pour le commerce !

De ce côté-ci de Venise, on se sentait vraiment face à la mer. Le moine pouvait apercevoir les coques de puissants voiliers coursant en mer les pirates et protégeant les convois de navires de commerce. Au matin, affluaient également vers la cité lacustre les tartanes chargées de poissons, de fruits et de légumes.

— La porte de la Mer, murmura Iago.

Le moine sursauta car il ne l'avait pas entendu venir et le serviteur se tenait juste derrière lui, à la distance exacte pour lui planter un couteau entre les omoplates. Il s'efforça de chasser ces pensées intempestives. Il ne se trouvait plus en territoire hostile comme à Versailles mais à Venise, ville chérie entre toutes.

— La porte de la Mer ? s'étonna le moine.

— Pour les vrais Vénitiens, les citoyens d'origine, Venise compte six portes, expliqua patiemment Iago. Une par quartier. À Cannaregio la première porte ouverte vers l'Orient. La porte de l'Or à San Marco bien sûr. Pour Santa Croce la porte de l'Amour. Celle de la Couleur à Dorsoduro et des Épices pour San Polo. Nous, à Castello, c'est la porte de la Mer.

— La mer qui a fait Venise...

— La vraie Venise, chuchota Iago. Celle qui sait vivre simplement et regarde toujours la mer en face parce qu'elle est sa véritable mère. Au commencement, il y avait la mer et un peu de terre... Et puis, il y eut l'Orient...

— La soumission à l'Empire byzantin puis l'alliance avec lui et enfin la prise de Constantinople et son pillage...

— La trahison, cracha Iago. C'est comme poignarder le sein nourricier.

— Oui, c'était vraiment très moche !

Le moine plissa les yeux.

— Mais d'ici ce sont surtout les îles que l'on peut observer. De ce côté, Murano et son verre exquis, plus loin Sant' Erasmo, le jardin de Venise, riche de vignes et de vergers et qui fournit ces gros artichauts violets qu'on retrouve le matin sur les marchés. San Francesco del Deserto, Lazzaretto Nuovo... Et plus loin encore Burano et Torcello.

— Voilà, je suis prête !

Le moine se retourna. Violetta venait de paraître en robe à petit panier, bleu pastel, escarpins blancs, une cape de velours gris sur ses épaules.

— Vous êtes ravissante, la complimenta le moine, mais je croyais que vous désiriez étrenner votre nouvelle robe ?

— C'est qu'ensuite vous m'avez appris que nous irions chez les Cordolina et je n'ai pas osé de peur qu'on ne s'y moque de moi.

— Je voudrais bien voir ça, murmura le moine entre ses dents.

Violetta croisa son regard, calme et concentré. Sous celui-ci, il était facile de se sentir la personne la plus importante au monde.

Elle soutint crânement ce regard.

Ici, au cœur de Castello et aux alentours de l’Arsenal, bruissait une vie authentique et typique, celle des Vénitiens modestes, ouvriers des chantiers de l’Arsenal et pêcheurs. Mais le quartier témoignait également du cosmopolitisme de la ville avec la présence de nombreux Grecs, Arméniens et Dalmates. La Scuola di San Giorgio degli Schiavoni, fondée par les immigrants de Dalmatie après son annexion par Venise, à côté l’église des chevaliers de Malte, San Giovanni dei Furlani, ainsi que l’église San Giorgio dei Greci, pour la diaspora grecque, symbolisaient l’ouverture de Venise au monde.

— En savez-vous plus sur les dispositions d’esprit de Cordolina envers nous ? demanda le moine à Violetta.

— Hélas, non. Ils ne se sont pas ouverts à moi de leurs intentions à votre égard mais le fait de me confier la garde de votre héritage me paraît un bon signe.

— Certes ou bien il s’agit seulement de nous mettre en confiance...

Ils dédaignèrent les gondoles pour gagner la riva degli Schiavoni en longeant le rio di San Agostino puis le rio della Pietà pour traverser Castello. Le moine retrouvait avec émerveillement les bruits et senteurs de l’endroit, la patine des murs gorgés de soleil ainsi que le poli des marbres de couleur de la Sérénissime. Peu à peu, il oubliait son cauchemar nocturne.

À Venise alternent ombres et lumières, comme des séquences récurrentes, ménageant des plages de vibration et des plages de repos. C’est ainsi qu’au détour d’une ruelle obscure, on tombe dans la clarté aveuglante d’un *campo*.

— S’il y a du bonheur sur terre, il est tout à Venise ! s’écria spontanément le moine. *L’état le plus délicieux pour l’homme*